pardessus clair sur le bras, il s'arrête devant une guinguette à friture, ou à proximité d'une fête de pays, il se figure que le théâtre représente une campagne de la banlieue et qu'il joue un des rôles de villégiateurs qu'il a entendus à son théâtre préféré.

Quant à la Parisienne, elle avouerait, si elle l'osait, que les trains de plaisir la fatiguent plus que toute une semaine d'atelier, que les tirs aux macarons sont stupides, que les chevaux de bois lui font horreur, que les mirlitons lui portent sur les nerfs et que ces dimanches promenés bruyamment dans des rues de villages avinés lui causent une immense tristesse.

Et puis n'a-t-elle pas entrevu aussi, la pauvre ouvrière, le vrai luxe, la vraie campagne ? N'est-elle pas passée rêveuse devant la grille d'un parc seigneurial, à deux pas d'une villa aux arbres majestueux, aux allées sablées bordées de vases et d'orangers, aux pièces d'eau se moirant sous la brise !... Voilà ce qu'elle aimerait : voilà comment elle comprendrait la campagne ! Et ces visions de luxe rendront cette fin de dimanche encore plus lugubre, jusqu'à ce que le retour achève de la navrer.

Elles sont si terriblement encombrées et étouffantes ces soirs là, les petites gares des environs de Paris ! Que de joie factices que de rires bêtes, que de chansons exténuées, à bout de voix, n'ayant plus que la force de hurler !... C'est pour le coup que le Parisien hâbleur se sent dans son élément. Il peut se bousculer autour du guichet, s'indigner des retards du train, prendre à partie le chef de gare, la compagnie, le gouvernement, dire tout haut à un camarade de façon à être entendu de ses voisins :

—“ Hein ?... si une chose comme ça se passait en Amérique !...”
Ce qui, grâce à la mimique expressive de l'autre, fait supposer autour d'eux que ces messieurs savent exactement ce qui arriverait en Amérique, en pareil cas. Or ils l'ignorent aussi absolument l'un que l'autre : mais dans la foule, cela les pose.

Assise sur un banc, son bouquet fané sur les genoux, l'ouvrière du *train de plaisir* reste là comme anéantie au milieu de ce tumulte, dans la longue attente des convois du soir. De la gare, éclairée d'une lampe unique, elle aperçoit dehors les massifs pleins d'ombres, troués çà et là par les dernières illuminations de la fête, une rue de campagne noire, des groupes avinés qui arrivent, un reverbère tendu sur un quai désert.

De temps en temps, derrière les portes vitrées, un train passe sans s'arrêter dans un éclaboussement de charbons enflammés, dans un débordement de vapeur. Alors, éclate dans la gare une tempête de cris et de trépignements, le tout dominé par la fausset de quelque petit bourgeois qui clame : “ Enfoncez les portes ! en-